

Voyage en proche Bourgogne et à la bordure du Morvan

les 14 et 15 juin 2016

Noyers-sur-Serein

Charmante petite ville médiévale, bâtie dans une boucle du Serein, autrefois fermée au nord par un château détruit sur ordre de Henri IV, encore entouré d'une bonne partie de ses remparts du XIII^e siècle, flanqués de 19 tours et ouverts par trois portes.

L'Hôtel de Ville a un haut de façade refait au XVIII^e siècle, mais il reste tout à côté quantité de maisons du XV^e siècle à arcades ou pans de bois, notamment place du Marché au blé, rue du Poids du Roi et place de la Petite étape aux vins. L'église, également du XV^e siècle, a une façade Renaissance. Plus au nord, après la place du Grenier à sel, on peut voir une maison dite de la Toison d'or, où Philippe le bon séjourna en 1433. Plus loin, on arrive à la porte de Tonnerre, ornée d'une statue polychrome de Notre-Dame, avant d'apercevoir la tour bien conservée de la Cave aux loups.

En repartant, on peut voir, situé hors des murs et au creux de la vallée, l'ancien lavoir, bien conservé et méditer sur la dureté des conditions de vie, notamment pour les femmes à ces époques lointaines et encore bien plus tard jusqu'au début du XX^e siècle, avant l'amélioration toute récente apportée par l'électricité, l'eau courante et les lave-linge.

Montbard

Ancienne cité médiévale devenue au XIX^e siècle un port important sur le canal de Bourgogne, puis une grande gare sur la ligne Paris-Dijon, enfin une ville industrielle (notamment pour les tubes d'acier) et une sous-préfecture en 1926.

Au XVIII^e siècle, Montbard fut le lieu où vécut Buffon. Né en ce pays en 1707, fils d'un conseiller au Parlement de Dijon, passionné par les sciences, notamment naturelles, reçu à l'Académie, il devint, en 1739, Intendant du Jardin du Roi (maintenant Jardin des Plantes).

Pour travailler plus librement, il acquit en 1742 le château de Montbard, dont il ne conserva que le mur d'enceinte et deux tours, et y fit aménager sa résidence. C'est là qu'il rédigea (aidé en partie par Daubenton, lui aussi natif de Montbard) les nombreux tomes de sa remarquable Histoire naturelle (près de 40 volumes), suivie d'une étude sur les Epoque de la nature. Ouvrages où, avant Lamarck, qui fut son disciple, il apparaît comme précurseur des idées sur la succession dans le temps des couches géologiques et sur la continuité changeante des espaces au cours du « torrent du temps ».

Esprit polyvalent, il s'intéressait aussi à la métallurgie et avait fait installer des forges expérimentales à Buffon, village à une dizaine de kilomètres en aval sur la Brenne.

Fontenay

Célèbre abbaye cistercienne, la troisième après Clairvaux et Trois-Fontaines, fondée en 1118 par un disciple de saint Bernard, Geoffroy (ou Godefroy) de la Roche, après une première installation située près de Châtillon-sur-Seine, devenue trop petite et sans doute moins propice.

Située au confluent de la combe Saint-Bernard (en fait une cluse) et du ruisseau de Fontenay, l'abbaye est juste en limite du plateau calcaire du Jurassique moyen (Dogger) et de la couche marneuse du Lias située en dessous, zone propice à l'abondance de bonnes pierres, à la présence de minerai de fer et aussi de nombreuses sources (fontaines) entretenant une humidité favorable aux cultures, aux arbres fournisseurs de bois et à un ruisseau pouvant faire tourner un moulin.

Parmi les nombreuses abbayes que l'on peut visiter, celle de Fontenay a l'avantage d'être pratiquement l'une des seules à avoir conservé presque tous ses bâtiments d'origine (il ne manque que le réfectoire et les cuisines). Conservation d'autant plus intéressante que le plan est à peu près le même pour toutes les abbayes (cisterciennes ou autres), seul le style de l'église diffère. Ce plan, envoyé par

l'évêque de Bâle à l'abbé de Saint-Gall, au début du IX^e siècle, organise toute de la vie monastique autour du cloître, accolé au flanc sud de l'église, de façon si rationnelle qu'il a été adopté partout.

La bonne conservation de l'abbaye de Fontenay est, bien sûr, liée à son histoire. Jusqu'au XVI^e siècle, l'abbaye connut une grande prospérité (plus de 300 moines et convers) mais le régime de la commende (institué en 1547) et les désordres causés par les guerres de religion amenèrent une rapide décadence. Vendue à la Révolution, mais restée intacte (il n'y avait rien à piller et pas de statues à casser), l'abbaye fut transformée en papeterie, laquelle utilisa les bâtiments à d'autres fins mais sans guère les modifier. L'entreprise finit par péricliter. En 1906, le domaine fut racheté par un banquier lyonnais, Édouard Aymard, ancêtre des propriétaires actuels, qui entreprit de grands travaux pour restaurer l'abbaye dans son état initial.

Après la porterie, avec la niche du chien, on longe un bâtiment du XIII^e siècle qui, outre la chapelle des visiteurs, abritait la boulangerie avec sa belle cheminée. La visite commence bien entendu par l'église. Édifiée de 1127 à 1147, en partie, paraît-il, grâce à la générosité d'un certain Évrard, évêque de Norwich, elle est caractéristique de l'art cistercien poussé à son extrême simplicité.

La façade, autrefois précédée d'un porche, épaulée par deux contreforts, n'a aucune décoration, seulement une porte et sept petites baies en plein cintre. La nef, à huit travées, voûtée en berceau brisé, est éclairée seulement par les bas-côtés, voûtés de berceaux transversaux. Les arcades reposent sur des colonnes aux chapiteaux à peine décorés d'un vague feuillage. Au-delà du transept, égayé seulement par une belle statue de la fin du XIII^e siècle (une Vierge à l'Enfant), le chœur, plus bas que la nef, à chevet plat, est éclairé seulement par deux rangées de trois petites fenêtres. Il n'y a pas de déambulatoire (pas de processions à prévoir) ni même de clocher, qui aurait été inutile (pas de paroissiens éventuels à prévenir). Tout cela est tout à fait rationnel, mais vraiment très austère.

Heureusement le cloître, à la fois robuste et élégant, est plus accueillant. Chaque galerie comporte huit travées, voûtées d'ogives, délimitées par de beaux contreforts encadrant des arcs en plein cintre, divisés eux-mêmes en deux arcatures reposant sur des colonnes géminées aux chapiteaux légèrement sculptés de motifs différents.

Côté est, la salle capitulaire et la salle de travail des moines sont voûtées d'ogives, ainsi que le chauffoir avec ses deux cheminées. Au-dessus, à l'étage, communiquant par un escalier avec l'église se trouve le dortoir des moines, grande salle rectangulaire voûtée d'une belle charpente en chêne, refaite à la fin du XV^e siècle par des charpentiers de marine, qui ont signé leur œuvre en respectant l'emplacement du mât.

Côté sud, le réfectoire a disparu, ainsi que le lavabo et les cuisines. Un peu à l'écart, on peut voir encore la prison ou « enfermerie » et surtout les forges, élément important de la vie des frères convers, restaurées récemment, avec le soufflet et le martinet entraînés par une roue hydraulique. Les frères convers s'occupaient aussi de l'approvisionnement en minerais et surtout en bois, et bien entendu des champs, de la ferme et des jardins. Certains de ces jardins ont été restaurés récemment.

Semur-en-Auxois

C'est d'abord un site exceptionnel, à la fois pour la géologie, juste au coin nord-est du massif primaire granitique du Morvan, et pour la géographie, un méandre à la fois encaissé et très resserré, presque fermé, sur une petite rivière.

Un tel site, très facile à défendre, après avoir été simplement complété par une petite muraille, ne pouvait qu'attirer une occupation précoce. Déjà en 606, la charte de fondation d'une abbaye voisine signalait la présence de *sene muros* (vieilles murailles).

La petite cité se développa dès le Moyen Âge (église fondée vers 1060, charte communale obtenue en 1276) mais c'est Philippe II le Hardi, duc de Bourgogne qui fit construire (ou reconstruire) le château exactement sur l'isthme, entouré de quatre grosses tours, et les remparts qui ceinturaient le bourg situé à l'ouest, dans le méandre, et celui situé à l'est, côté plateau, appelé bourg Notre-Dame, où se trouvait l'essentiel de la population ; le tout constituant une citadelle pratiquement imprenable.

La guerre de Cent Ans se passa sans problème dans le camp bourguignon, et c'est seulement en

1478, après la mort de Charles le Téméraire, que Louis XI prit et occupa la cité. Apparemment il n'y eut pas de troubles lors des guerres de religion mais la ville fut occupée par les Ligueurs et ne se rendit, en 1589, qu'après un véritable siège. Henri IV décida alors de faire raser le château et la plupart des fortifications, dont il ne reste que quatre grosses tours et une partie côté ouest, au-dessus du méandre.

Venant du nord, on aura d'abord une vue magnifique sur la ville et le pont, puis le car ira se garer sur le plateau côté est, vers le cours Charles de Gaulle. La visite à pied commencera par la porte Sauvigny, précédée d'un petit ouvrage défensif, continuera par la rue Buffon et la place Notre-Dame, entourée de maisons anciennes diverses.

Nous visiterons ensuite l'église Notre-Dame, commencée vers 1225 par le chœur et le transept, continuée au XIV^e siècle par l'avant de la nef, la façade et les tours carrées, puis au XV^e siècle par le porche, enfin au XVI^e siècle par diverses chapelles. Fortement endommagée à la Révolution, elle a été restaurée soigneusement par Viollet-le-Duc. Côté gauche, la porte dite des Bleds a conservé un beau tympan racontant la légende de saint Thomas et une colonne sur laquelle grimpent deux escargots.

A l'intérieur l'étroitesse de la nef accentue l'impression de hauteur des voûtes soutenues par de fines colonnes. Le chœur est remarquable par son triforium élégant et ses chapelles rayonnantes ornées de vitraux en partie anciens (du XIII^e siècle dans la chapelle axiale dédiée à la Vierge).

Les chapelles latérales, côté gauche, présentent aussi de beaux vitraux (du XVI^e siècle) notamment ceux offerts par les confréries des drapiers et des bouchers, et une remarquable Mise au Tombeau de sculpture typiquement bourguignonne.

Après la visite de l'église, nous irons vers le bourg côté ouest pour admirer, depuis divers points de vue, le paysage vu du haut des remparts, avec la rivière tout au fond en bas. Nous pourrons revenir en passant devant la grille en fer forgé du vieil hôpital (XVIII^e siècle) ancien hôtel du marquis du Châtelet, lieutenant général des armées du roi, dont l'épouse fut l'amie de Voltaire.

Le retour vers le car se fera en itinéraire libre.

Époisses

Nous passerons seulement par ce village, connu surtout pour son fromage, mais qui possède aussi un château en partie ancien, encore entouré d'une double enceinte et de douves en partie noyées.

Le Morvan

Zone de terrains primaires, surtout granitiques, c'est un reste après érosion de la chaîne hercynienne formée au carbonifère (de - 360 à - 300 millions d'années), qui fut recouvert ensuite de sédiments à l'époque secondaire, puis dégagé ensuite par l'érosion après avoir été remonté récemment par la poussée alpine (depuis une dizaine de millions d'années seulement, voire moins).

De forme sensiblement carrée, souvent limité par des failles, le Morvan est entouré d'une légère dépression périphérique (Bazois, Terre Plaine, Auxois) creusée dans les terrains argileux ou marneux du Jurassique inférieur (Lias).

Le sol, peu fertile (arène granitique), le sous-sol imperméable et l'humidité (nuages venus de l'ouest arrêtés par le léger relief) se conjuguent pour en faire une zone de forêt quasi continue et un château d'eau à l'origine de nombreuses rivières. D'où une économie assez pauvre, surtout forestière, avec toutefois un peu de tourisme récent autour de quelques lacs de barrage construits surtout pour régulariser les crues de l'Yonne et de ses affluents et fournir un peu d'énergie électrique. Le premier construit (celui des Settons, de 1860 à 1900) avait eu d'abord pour but de faciliter le transport du bois par flottage à bûches perdues, procédé original qui a été utilisé pendant plusieurs siècles.

Nous traverserons quelques rares bourgs, Quarré-les-Tombes, où l'église est entourée de mystérieux sarcophages, Dun-les-Places, village martyr en 1944, Brassay (où nous ferons un arrêt assez court), puis le bout du lac de Chaumeçon et arriverons à Lormes, où nous verrons un beau panorama sur le Bazois au-delà de la faille qui limite le Morvan à l'ouest.

Château de Bazoches

Ancien château médiéval, de forme trapézoïdale, reconstruit en partie au XIV^e siècle, acheté en 1675 par Vauban (grâce à une prime donnée par le roi pour la prise rapide de Maastricht) qui en fit sa résidence (mais il était souvent en guerre ou en déplacement) et son bureau d'études pour la construction des nombreuses fortifications dont il avait la charge et qui ont fixé les frontières de notre pays.

Vauban ajouta un deuxième portail côté est, une tour au nord-est (où se trouvait son bureau) et surtout l'aile ouest, simple et élégante, où se trouve la grande galerie qui était le bureau d'études de ses architectes et ingénieurs.

C'est là qu'étaient élaborés les plans des fortifications, en se servant de maquettes (dites plans en relief) du terrain, à l'échelle de 1/600, soit un pied pour 100 toises, réalisées elles-mêmes à partir des levés faits par des topographes sur le terrain. Ces maquettes permettaient de choisir le meilleur emplacement possible pour les divers éléments de la fortification et aussi leur hauteur qui devait être suffisante pour voir le terrain de l'ennemi mais aussi la moins haute possible pour se dérober à ses vues et aux tirs éventuels.

Vauban était aussi le chef de l'arme du Génie (qu'il créa en fait). Il avait conçu une méthode d'attaque par tranchées parallèles, et dirigea de nombreux sièges, au cours desquels il reçut plusieurs blessures, comme en témoignent son portrait et son armure exposés dans la galerie où l'on peut voir aussi une copie d'un des plans en relief.

La visite nous fera voir des pièces splendides, aux murs et plafonds magnifiques, pourvues d'un mobilier exceptionnel, en excellent état. En plus du salon, on verra notamment la chambre, au mobilier prodigieux, le bureau (en forme de pentagone, c'était prémonitoire) et l'antichambre. Dans cette pièce sont réunies les principaux ouvrages que Vauban a écrits dans les domaines militaire (dont le manuscrit : « *Traité de l'attaque des places* »), économique (ses « *Oisivetés* », 12 volumes sur l'agriculture, les forêts ...) et aussi politique, dont la fameuse « *Dixme royale* » où il invente l'impôt sur le revenu applicable à tous), qui lui valut une disgrâce temporaire, peu avant son décès en 1707.

Il avait la passion de servir l'État en la personne du Roi, avec une loyauté inébranlable, soutenue par une intelligence exceptionnelle et une puissance de travail considérable. Il était instruit de beaucoup de choses et savait réfléchir. C'était aussi un vrai chrétien, économe de la vie de ses soldats et bien qu'élevé dans la foi catholique, il avait réprouvé les persécutions et demandé à Louis XIV de rétablir l'édit de Nantes. C'était vraiment un grand personnage et il mériterait d'être mieux connu.

Vézelay

Situé tout à côté de l'angle nord-ouest du Morvan, la colline de Vézelay est une butte témoin en bordure de l'auréole calcaire Jurassique moyen (Dogger) autour du bassin parisien, séparée du Morvan par une étroite bande (quelques kilomètres) de marnes du Jurassique inférieur (Lias) d'où la pente assez forte de la rue montant au sommet, l'abondance de bonnes pierres pour la construction, la présence de quelques vignes sur le flanc sud-est et de quelques champs en contrebas. Situation que Vauban résuma parfaitement : « pays rude, sec et pierreux, qui ne rapporte que du vin très médiocre et peu de blé » (1697. Description géographique de l'élection de Vézelay).

Fondé au neuvième siècle près de la vallée de la Cure, un premier monastère fut pillé par les Normands puis reconstruit au sommet. Vers 1050, l'église passa sous l'invocation de sainte Marie-Madeleine, dont elle abritait, paraît-il, des reliques, ce qui attira une foule de pèlerins et obligea à refaire en plus grand le chœur et le transept. Mais en 1120, la veille du 22 juillet (jour de la fête de la sainte), un violent incendie détruisit la nef carolingienne, tuant plus de 1000 personnes.

La nef fut reconstruite aussitôt (de 1120 à 1140), c'est celle que l'on voit actuellement ; puis le transept fut ajouté vers 1145, ainsi que la façade et la base des tours. En 1165, un incendie ravagea la crypte carolingienne et obligea à la restaurer fortement. Puis de 1185 à environ 1210, on refit le transept et le chœur (devenus sans doute vétustes et trop petits) en style gothique, avec des pierres nettement plus blanches. On en profita pour ajouter des arcs-boutants afin de consolider la nef qui menaçait de

s'effondrer. Enfin vers 1260, on termina le haut des tours (Saint-Michel sur la façade et Saint-Antoine vers le transept) et on ajouta un grand fronton assez surprenant par sa taille et son style, bien en accord avec le reste de l'édifice.

L'abbaye était alors au faite de sa gloire. Déjà en 1146, saint Bernard y avait prêché un appel pour la deuxième croisade. En 1190 Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion s'y étaient donné rendez-vous avant de partir pour la troisième Croisade. Enfin, Vézelay était l'un des quatre points de départ vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

Mais, en 1279, le pape trancha en faveur de la présence des reliques restées à la Sainte-Baume, en Provence, et les pèlerinages à Vézelay déclinèrent rapidement. La guerre de Cent Ans se passa sans problèmes, mais ensuite les ennuis se succédèrent : sécularisation, abbés commendataires, guerres de religion, bâtiments en ruines et partiellement démolis. Puis à la Révolution, l'église devint paroissiale, mais l'abbaye fut vendue comme carrière de pierres et les sculptures extérieures de l'église furent fortement endommagées.

Heureusement, au XIX^e siècle, une visite de Prosper Mérimée aboutit à une restauration considérable et soignée de l'église par Viollet-le-Duc, qui put aussi reconstituer la salle capitulaire et une galerie du cloître. En 1876, des reliques de la sainte, jusque-là conservées à Sens, furent rendues à Vézelay et en 1920, consécration finale, l'église fut élevée par le Vatican au rang de basilique et de sanctuaire reconnu pour le culte de sainte Marie-Madeleine.

Après la façade, la visite de l'église commence par celle du narthex, véritable avant-nef de trois travées, déjà de style gothique primitif, très peu éclairé, intéressant par ses chapiteaux et surtout par les célèbres tympans des portails ouvrant sur la nef, chefs d'œuvre (avec Autun) de l'art roman bourguignon. Le tympan de droite raconte l'enfance du Christ, celui de gauche ses apparitions après la Résurrection et le tympan central, le plus célèbre, le Christ répandant l'Esprit-Saint sur les apôtres avant de les envoyer en mission.

De ce portail, la vue sur la longue nef bien éclairée, avec ses arcades aux couleurs alternées et au fond sur le chœur aux pierres toutes blanches, encore plus lumineux, est vraiment un spectacle magnifique et le symbole du passage, grâce à la foi, de l'ombre à la lumière.

La nef, longue de 10 travées, est voûtée d'arêtes, disposition architecturale qui permet un bon éclairage par de hautes fenêtres, mais audacieuse ici pour une nef de cette largeur. Les arcs doubleaux, en plein cintre, aux pierres alternativement claires et foncées reposent sur des piles comportant des colonnes engagées. Une frise décorative, très jolie, relie ou souligne les divers éléments et donne de l'unité à l'ensemble. Mais l'élément le plus renommé est sans doute la trentaine de chapiteaux, heureusement placés assez bas, donc bien visibles, remarquables par leur variété, leur qualité, leur esprit, leur verve et qui méritent bien sûr un examen détaillé.

Enfin, après la nef, le transept et le chœur, construits en style gothique et en pierres blanches, très éclairés, forment un ensemble complémentaire remarquable.

En tout, une église exceptionnelle, originale par son style (bien différente de celui de Cluny), inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, premier sanctuaire en Europe occidentale pour le culte de sainte Marie-Madeleine et d'ailleurs le monument le plus visité en Bourgogne, bien avant les hospices de Beaune et les monuments de Dijon.

Petite histoire de l'ancienne province de Bourgogne

C'est une histoire assez compliquée, qu'il est préférable de résumer fortement.

Ancienne région gauloise peuplée par les Eduens, puis romaine, évangélisée par saint Bénigne, enfin envahie par les Burgondes qui s'établirent de part et d'autre de la Saône.

Au traité de Verdun la partie occidentale, qui allait devenir le duché de Bourgogne, fut attribuée à la France. La partie orientale, Comté de Bourgogne (ou Franche-Comté) fut rattachée à la Lotharingie et plus tard (en 1103) au Saint-Empire.

Le duché de Bourgogne fut annexé au domaine royal par le roi Robert II le Pieux, mais à sa mort en 1031, donné en apanage à un fils cadet, frère du nouveau roi Henri Ier. Cette première maison de Bourgogne dura près de trois siècles et s'éteignit en 1361 avec la mort (très jeune et à cause de la peste) d'un certain duc Philippe de Rouvres, qui ne laissait pas d'héritier. Le duché retourna alors au domaine royal.

Mais pour peu de temps. En 1363, Jean II le Bon donna le duché en apanage à son quatrième fils, Philippe, dit le Hardi à cause de sa bravoure à la bataille de Poitiers, qui devint donc Philippe II.

Or la veuve de Philippe de Rouvres, Marguerite de Male, encore toute jeune, était seule héritière, par son père Louis de Male des comtés de Flandre, Artois, Rethel, Nevers et Bourgogne (c'est-à-dire de la Franche-Comté). Il ne fallait pas laisser partir un si bel héritage et Charles V incita fortement son frère à épouser la jeune veuve, allant même jusqu'à rendre au futur beau-père Lille, Douai et Orchies. Ainsi fut fait et ce fut le début du domaine flamand-bourguignon, qui allait devenir un véritable État.

À partir de là, l'histoire de la Bourgogne se confond avec l'histoire de France et il n'y a pas lieu de le rappeler ici dans ce modeste résumé. On peut dire brièvement :

- * que Philippe II se comporta loyalement,

- * que Jean sans Peur fut un grand vassal rebelle,

- * que Philippe III le Bon, qui avait hérité de nombreux autres domaines (dont le comté de Mâcon) fut un grand souverain indépendant, d'abord ennemi puis neutre, après le traité d'Arras (en 1435) où il acquit encore d'autres domaines, dont quelques enclaves en Champagne autour d'Auxerre, Bar-sur-Seine et Arc-en-Barrois.

- * qu'enfin Charles le Téméraire fut un ennemi acharné.

À la mort de celui-ci, en 1477, sa fille et seule héritière, Marie, avait 19 ans. La Bourgogne, apanage masculin, devait revenir au domaine royal. Louis XI occupa la province (en 1478) et fonda un parlement à Dijon (en 1480). Pour se défendre, Marie épousa Maximilien d'Autriche. Après quelques années de guerre indécise, au traité d'Arras (en 1482), Louis XI récupéra la Bourgogne, la Picardie et le Boulonnais, mais Maximilien garda tout le reste, y compris la Flandre et l'Artois (qui ne firent plus partie du royaume de France).

Un demi-siècle plus tard, après la défaite de Pavie, en 1525, la Bourgogne faillit être de nouveau perdue. François Ier, prisonnier, dut la céder à Charles Quint au traité de Madrid (en 1526), sous réserve de l'accord des Etats de Bourgogne et des Parlements. Ceux-ci estimèrent que la Bourgogne devait « rester à tout jamais dans le royaume de France ». Les villes se mirent en état de défense, Auxonne repoussa une attaque des troupes impériales et Charles Quint n'insista pas. Ce maintien dans le royaume fut confirmé à la paix des Dames à Cambrai (en 1529) et au traité de Crépy-en-Laonnois (en 1544).

Peu de choses sont à signaler ensuite, sauf quelques agrandissements de cette province à géométrie assez variable. Henri IV, en 1601, ajouta la Bresse, le Bugey, le Valromey et le pays de Gex, pris à la Savoie et aussi en échange du marquisat de Saluces (dans le Piémont) qui avait été conservé au traité de Cateau-Cambrésis (en 1559). Enfin, Louis XV acquit le comté de Charolais (en 1751) et la principauté des Dombes, autour de Trévoux (en 1762).

En 1790, tout cela fut divisé en départements, regroupés récemment en une région, mais les limites de celle-ci ne coïncident pas avec celles de l'ancienne province ou « gouvernement » de Bourgogne.

Deux activités morvandelles

Le Morvan, massif granitique, est une région pauvre, dont les sols, autrefois, ne pouvaient porter que de maigres récoltes. C'est plus une terre d'élevage qu'une terre de culture. L'exploitation de la forêt procurait aussi des revenus. Mais la plupart des habitants, ne pouvaient survivre qu'en trouvant des ressources d'appoint, parfois sur place et surtout en émigrant plus ou moins temporairement.

Les Nourrices

Beaucoup de jeunes femmes qui venaient d'avoir un enfant louaient leurs services pour en allaiter un second. Il s'agissait là d'une activité ancienne : le Roi de Rome, fils de Napoléon Ier avait eu une nourrice originaire de Dun-les Placés. Dans le courant du XIXe siècle le développement de l'agglomération parisienne et l'émergence d'une bourgeoisie fortunée entraîna une accélération du recours aux nourrices, recrutées tant dans le Morvan que dans d'autres régions.

Certaines de ces nourrices restaient au pays ; c'étaient les nourrices *sur place*. L'Assistance Publique du département de la Seine leur envoyait des enfants qui lui avait été confiés, orphelins pour la plupart. On les appelait *les Petits Paris*. On évalue à 50 000 leur nombre total. Parmi eux, la mortalité était importante, à cause du manque d'hygiène et du faible recours aux médecins, d'ailleurs peu nombreux dans la région. Toutefois, beaucoup de ces enfants, arrivés à l'âge adulte, restaient sur place, y faisaient souche et apportaient ainsi du sang neuf à la population locale.

D'autres nourrices, probablement les plus nombreuses, émigraient vers la région parisienne avec leur nourrisson ; c'étaient les nourrices *sur lieu*. Le mouvement migratoire des nourrices du Morvan a duré du début du XIXe siècle jusqu'aux années 1920. Dans le personnel des maisons bourgeoises, les nourrices avaient une place à part, tant soit peu privilégiée. Quelques-unes avaient même une domestique à leur service. Toutes étaient mieux rémunérées que le reste du personnel. Une partie de ces gages étaient envoyés au pays et servaient, entre autres, à des améliorations du confort des habitations ; ainsi, c'est très souvent grâce à ces apports financiers que les toits de chaume finirent par être remplacés par des toits d'ardoises. Les maisons qui bénéficiaient de ces améliorations étaient appelées « maisons de lait ». Les nourrices du Morvan ont aussi introduit dans leur pays de nouveaux usages, une nouvelle culture, qu'elles avaient adoptés au sein de leurs familles d'accueil. Elles ont largement contribué à sortir le Morvan de son isolement.

Les Galvachers

Les galvachers sont moins connus et bien moins célèbres que les nourrices. Il s'agit de voituriers qui, avec une charrette et une paire de bœufs, parfois davantage, quittaient leur Morvan natal à l'arrivée des beaux jours pour proposer leurs services et réaliser des transports dans les régions prospères de l'ouest et du nord de la France et jusqu'en Belgique. C'était surtout du bois qu'ils transportaient ainsi. À l'occasion, ils faisaient du halage et du bardage au bord des cours d'eau, du débardage dans les forêts et aussi des labours. Ils ne rentraient au pays qu'aux alentours de la Toussaint pour reprendre leurs travaux dans les forêts morvandelles. Quelques-uns d'entre eux réussissaient à valoriser leur activité ; ceux-là possédaient plusieurs paires de bœufs et rémunéraient autant de bouviers pour mener les attelages sur les routes, créant ainsi de véritables entreprises de transport.

Le canal de Bourgogne

Entre les régions Centre-Val-de-Loire, Bourgogne et Île-de-France, on remarque la présence d'un ensemble de canaux anciens, construits entre le XVIIe et le XIXe siècle. Ils relient entre eux le bassin de la Loire, celui de la Seine, enfin celui de la Saône et du Rhône.

Dates d'ouverture des canaux

C. de Briare : 1642

C. de Centre : 1793

C. du Nivernais : 1824

C. d'Orléans : 1832

C. de Bourgogne : 1832

C. de Roanne à Digoin : 1838

C. latéral à la Loire : 1838

Canal de Berry : 1840

Le canal de Bourgogne s'étend sur 242 km entre Migennes sur l'Yonne et Saint-Jean-de-Losne sur la Saône. L'ouvrage comporte 189 écluses, 113 côté Yonne, 76 côté Saône. Il a permis, en son temps, d'acheminer les marchandises en provenance du bassin du Rhône vers Paris sans avoir à passer par le canal du Centre, la Loire et le canal de Briare.

À partir de Migennes, le canal de Bourgogne suit les vallées de l'Armançon et de son affluent la Brenne. À Pouilly-en-Auxois, il franchit la ligne de partage des eaux par un tunnel de plus de trois kilomètres suivi d'une tranchée. Il descend vers la Saône par les vallées de la Vandenesse et de l'Ouche. Après être passé par Dijon, il termine son cours à Saint-Jean-de-Losne.

Si le canal n'a été inauguré qu'en 1832, le principe de sa construction avait été acquis dès le début du XVIIe siècle. Il fallut donc deux siècles pour que le projet aboutisse. On s'est heurté à un problème de tracés dont aucun ne donnait complètement satisfaction et qui suscitèrent de nombreuses propositions ; ce n'est qu'en 1773 qu'une d'entre elles fut retenue. L'année suivante, le financement de l'ouvrage fut établi : les travaux sur le versant Seine étaient mis à la charge du trésor royal, ceux du versant Saône incombant aux États de Bourgogne.

Les travaux commencèrent en 1777 côté Yonne, en 1781 seulement côté Saône. Interrompus par la Révolution, ils ne reprirent qu'en 1808. L'ouverture de la section Dijon – Saint-Jean-de-Losne, avant l'achèvement de la totalité de l'ouvrage, fit accéder la capitale de la Bourgogne à la navigation fluviale sur la Saône et le Rhône. Ce n'est qu'en 1832 que le tunnel de Pouilly fut ouvert, marquant l'achèvement du canal. Plus tard, entre 1879 et 1882, la totalité des écluses furent mise au gabarit Freycinet (péniches de 350 t, et 38,50 m de long). Ces travaux importants ne sauvèrent toutefois pas le canal d'un rapide déclin.

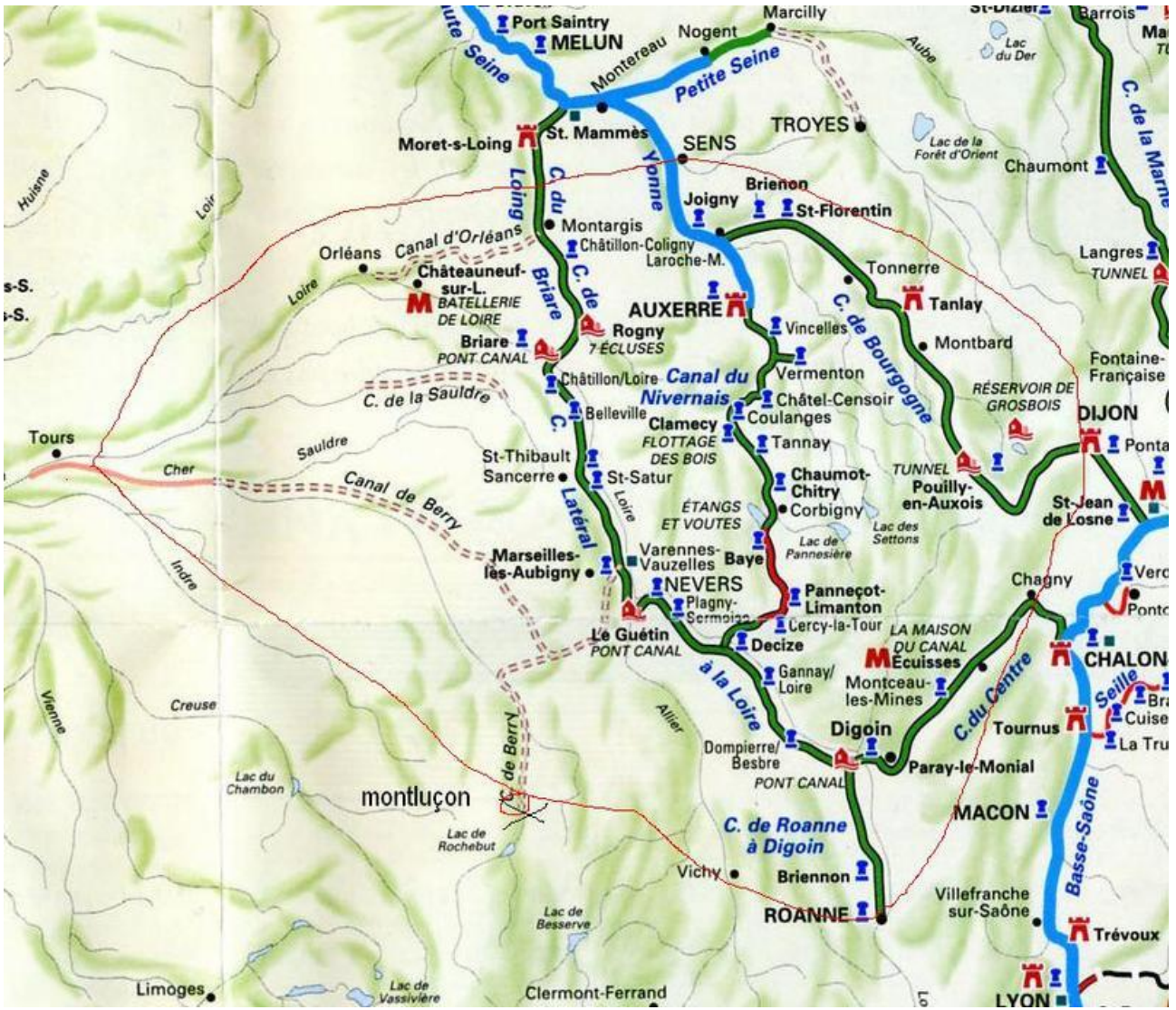
Ce déclin a plusieurs causes.

1 – La principale fut la concurrence, dès 1851, de la ligne de chemin de fer de Paris à Dijon, qui emprunte un itinéraire très proche de celui du canal, permettant d'acheminer des marchandises bien plus vite et en plus grandes quantités que par les péniches.

2 - Même au gabarit Freycinet, le canal avait des dimensions insuffisantes pour accueillir des péniches de fortes capacités. Il faut ajouter que le tunnel de Pouilly, trop étroit pour que les embarcations puissent s'y croiser, ralentissait fâcheusement les cadences.

3 - Une autre cause de déclin réside dans la nature des régions traversées. Il s'agit de régions peu peuplées, essentiellement rurales, sans ville importante et sans industrie. On ne pouvait guère compter sur un fret local.

Aujourd'hui, l'activité du canal repose uniquement sur un important va-et-vient estival de bateaux de plaisance. Ce tourisme fluvial, particulièrement actif, est fondé d'une part sur les agréments de la navigation au cœur d'aimables paysages, d'autre part sur la présence de nombreux centres d'intérêt, petites villes (Tonnerre, Montbard, Semur-en-Auxois), châteaux (Ancy-le-Franc, Tanlay, Bussy-Rabutin, Commarin) auxquels il convient d'ajouter le forges de Buffon près de Montbard, le site historique d'Alise-Sainte-Reine (Alésia) et l'abbaye de Fontenay, inscrite au patrimoine de l'UNESCO.



Pierre Gillardot